

JEAN ECHENOZ

LE MÉRIDIDIEN
DE GREENWICH

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Le tableau représente un homme et une femme, sur fond de paysage chaotique. L'homme porte des habits bleu marine et des bottes en caoutchouc vert. La femme est vêtue d'une robe blanche, un peu inattendue dans cet environnement préhistorique. On imagine sans peine en regardant cette femme qu'un fil doré pourrait ceindre sa taille, et des oiseaux, voire des fleurs, voletant autour d'elle intemporellement, elle pourrait prendre l'allure d'une allégorie d'on ne sait quoi.

C'était aux antipodes, au début de l'hiver. L'homme et la femme avançaient sur l'arête d'un terrain pentu, essaimé de cailloux ovales, mats et légers comme de la pierre ponce, qui glissaient sous leurs pieds et dévalaient de part et d'autre de la crête, s'attirant par incitation mutuelle et formant un long ruissellement de claquements bousculés, comme un *r* interminablement roulé. Autour de ces deux personnages, le paysage était morcelé, labouré, comme mâché par un hachoir ; eux-mêmes se prénommaient Byron et Rachel.

Que l'on entreprenne la description de cette image, initialement fixe, que l'on se risque à en exposer ou supposer les détails, la sonorité et la vitesse de ces détails, leur odeur éventuelle, leur goût, leur consistance et autres attributs, tout cela éveille un soupçon. Que l'on

© 1979 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-0254-6

puisse s'attacher ainsi à ce tableau laisse planer un doute sur sa réalité même en tant que tableau. Il peut n'être qu'une métaphore, mais aussi l'objet d'une histoire quelconque, le centre, le support ou le prétexte, peut-être, d'un récit.

Byron et Rachel marchèrent plus d'une heure, traversant quatre kilomètres de terrain accidenté, puis ils arrivèrent sur le rebord d'une falaise qui dominait la mer. Ils longèrent un moment le gouffre avant de trouver un chemin qui accédait en contrebas. Le chemin était fait de débris d'escaliers, de poutrelles, de rampes rouillées, de cordes pourrissantes, de planches et peut-être d'autres choses encore. Le contrebas était de pierre et d'eau.

Ils regardèrent un moment vers l'horizon vide. Byron s'assit par terre, Rachel plongea le bout d'un pied dans l'eau.

— C'est froid, dit-elle. C'est ici ?

— Je suppose.

— Vous trouvez que ça ressemble à ce qu'a décrit Arbogast ?

— Tous ces endroits se ressemblent, dit Byron, et toutes les descriptions aussi.

— Quand même, dit Rachel.

— Ça n'existe pas, les récifs roses, c'est un menteur. Et puis on a le temps.

— Quand même, répéta-t-elle, un récif rose.

Elle insistait.

— Ce n'est pas l'endroit, Byron, il faut remonter la côte vers le nord.

— Je reconnais, dit Byron, ce n'est pas l'endroit. Allons-y.

Tout le temps qu'ils avaient, ils se l'approprièrent. Ils s'attardèrent sur une petite plage de sable gris de la taille d'un grand lit en demi-cercle, dont la base, tracée par la limite de la mer et constamment modifiée par le mouve-

ment des eaux s'écrasant, s'affaissant, s'entrechoquant ou avortant sur elle, semblait toujours sur le point d'être annexée par les vagues qui couvraient et dénudaient obstinément cette frange de sable noyé, au statut incertain, semblable à une sorte de no man's land, de zone frontalière que l'océan aurait disputée à la terre, et qui laissaient après chacun de leurs assauts, comme pour marquer le territoire en signe de défi, ou comme on abandonne des armes brisées sur un champ de bataille, la trace de leur passage sous forme de traînées d'écume mousseuse et volatile, semblables à des dentelles déchirées. Un roman, peut-être, plutôt qu'un récit.

Ils laissèrent leurs vêtements sur les rochers et se glissèrent entre le sable et l'eau comme entre des draps propres et froids, immergés jusqu'aux épaules. Les vagues les plus fortes s'abattaient sur leurs visages, masses de sel liquide qui s'engouffraient dans leurs oreilles et leurs narines, décapant leurs gorges, brûlant leurs yeux. Ils s'étreignaient sur cette couche de poudre détrempe, dont les grains calcaires ou siliceux s'imprimaient un instant sur leur peau durcie avant qu'une vague suivante vînt les éparpiller, comme si cet environnement binaire, aqueux et rocheux, se souciait de recouvrer ses constituants pour lui seul et en toute circonstance, fût-elle amoureuse. Longtemps ils restèrent ainsi, obéissant au jeu irrégulier des lames qui commandaient leurs corps, en décrétaient les positions. Les yeux fermés, soudés l'un à l'autre, ils flottaient dans un puits d'abstraction, espace immortel sans pesanteur ni temps au sein duquel pouvaient se croiser en se frôlant des angelots et des poissons, par exemple.

L'un à l'autre ils se consacrèrent, jusqu'à ce qu'ils eussent un peu mal ; puis ils se reposèrent, jusqu'à ce qu'ils eussent un peu froid. Ils étaient étendus sur le dos, côte à côte. Ils s'étaient dégagés de l'eau qui leur arrivait à mi-corps, comme s'ils avaient repoussé les

draps. Les cheveux de Rachel couvraient le visage de Byron. Ils se levèrent et entrèrent dans la mer, nageant de front vers le large, vers sa borne horizontale. Comme ils se retrouvaient loin de la plage, presque en pleine mer, ils tentèrent de s'accoupler encore au-dessus d'un abîme liquide ; ils n'y parvinrent pas. Ils revinrent s'étendre au milieu des rochers, dans une alvéole de sable sec.

Ensuite ils étaient repartis, suivant la côte vers le nord. Ils étaient remontés sur la falaise. En marchant, Rachel aperçut sur sa droite, vers l'intérieur des terres, une stèle haute et maigre de béton gris, érigée au milieu d'une horde de buissons barbares dont les larges feuilles vernies s'étendaient mollement tout autour d'elle. Le mégalthé semblait ancien ; ses flancs étaient érodés, sa base rongée par les mousses qui formaient autour d'elle une gangue épaisse de feutre vert et brun.

— C'est le méridien de Greenwich, dit Byron à voix basse, comme à la vue d'un indésirable. Ne faites pas attention à lui.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un point de la ligne du changement de date, souffla-t-il encore comme si la stèle était pourvue d'oreilles, la ligne qui sépare une journée de la journée suivante. Cette île est très petite, plutôt isolée, et on ne l'a découverte que très tard, alors que le parcours du méridien était déjà fixé. Il n'y avait personne ici à cette époque, c'est normal, c'est inhabitable. On n'a pas dû juger utile de modifier ce parcours pour si peu.

Ils s'étaient arrêtés. Rachel ne disait rien, les yeux fixés sur la borne absurde.

— C'est un méridien tordu, poursuivait Byron, tordu et nageur. Il se faufile dans l'eau d'un pôle à l'autre, sans passer sur aucune autre terre. Je suppose que ce serait compliqué de vivre dans un pays où la veille et le lendemain seraient distants de quelques centimètres, on

risquerait de se perdre à la fois dans l'espace et dans le calendrier, ce serait intenable. Il n'y a qu'ici que le méridien passe au sec, et on a marqué son passage avec ça. On aurait pu aussi construire un mur, pour diviser l'île en deux dates.

— Allons-y, dit Rachel.

— Mais c'est peut-être dangereux, protesta vaguement Byron.

— Venez.

Elle courait déjà, il la suivit. Comme ils s'étaient un peu reposés en marchant, ils s'allongèrent sur ce nouveau lit de feuilles vernies, au pied du seuil éphéméride, et roulèrent enlacés entre hier et demain, et jouirent d'un indatable aujourd'hui.

Enfin ils arrivèrent au lieu indiqué par Arbogast. Il ressemblait en effet à beaucoup d'autres points du pourtour de l'île, dans sa partie occidentée du moins, mais s'adornait d'un chapelet de récifs à fleur d'eau, comme des ailerons de squales, dont le plus saillant et le plus éloigné, envahi par une sorte de moisissure efflorescente d'un rose orangé, semblait faire office de fanal. Cette fois-ci, ils attendirent au bord de la falaise. Et puis le bateau arriva.

C'était un grand voilier aux flancs hérissés de canons, comme on peut en voir aujourd'hui enfermés dans des bouteilles ou sur les tableaux de Joseph Vernet. Il approchait lentement de la côte, cap sur le récif rose.

— Ça ne passe pas inaperçu, observa Rachel.

— Justement, dit Byron, je suppose que c'est délibéré. On n'aura jamais l'idée de vous y chercher. Gutman peut faire fouiller les bateaux de pêche, surveiller tous les embarquements et même les routes maritimes, mais jamais personne ne touchera à ça, précisément parce que ça crève les yeux. C'est un vieux tour qui a fait ses preuves.

Depuis le pont du navire, quelqu'un leur fit des